

La lucidité du désespoir

Feu follet médiatique, sautant de-ci de-là sur la scène politique et littéraire, collectionnant les amitiés et les inimitiés, Bernard-Henri Lévy, est, pour un critique, difficile à saisir. Si on en dit du mal, on y verra la revancharde-expression de l'envie, si on en dit du bien, l'aveugle complaisance du copinage. Le mieux est de faire comme si Bernard-Henri Lévy, ses pompes et ses œuvres,

PAR PIERRE MARCABRU

n'existaient pas et que *Le Jugement dernier* était la première pièce d'un auteur inconnu.

Ce qui frappe d'abord dans ce spectacle, qui n'est pas à proprement parler une pièce, ce sont les affinités avec *Six personnages en quête d'auteur*. Dans un théâtre en ruine, délabré, délité, à l'image symbolique de cette fin de siècle, un metteur en scène et son assistante, que lie une passion ambiguë, convoquent les ombres, les fantômes, d'un monde sanglant, absurde et fou qui fut le nôtre.

Ils semblent sortir, appelés par le thau-maturge, du grouillant vivier des médiocres, complices, résignés ou indifférents, qui accompagnent, pensant à autre chose, à leurs infimes plaisirs peut-être, les hommes jusqu'au plus profond des abattoirs où ils les abandonneront. Sept personnages vont ainsi se lever pour, de nouveau, entrer dans leur rôle, et qui n'est pas le premier, mais modeste, presque anonyme, pour témoigner de ce qui fut vécu dans l'horreur quotidienne, acceptée, exaltée ou volontairement ignorée, d'un univers en gésine, torturé et convulsif, et qui n'accoucha de rien.

Tour à tour, l'infirmière de Lénine, le chef de gare d'Auschwitz, le professeur de Pol Pot, vont se rappeler à nous, donnant à entendre presque candidement la vieille musique du fanatisme, de la bêtise, de l'imposure et de la cruauté. Faite d'interrogatoires qui s'achèvent en soliloque, cette construction assez systématique, aussi contraire qu'elle soit à la nature du théâtre, se nourrit d'une violence amère et noire, d'une âpreté agressive, dénonciatrice, ricanante qui ne manque pas de griffes. C'est funèbre, désolant, mais quelque chose est dit que l'on n'a point tellement l'occasion d'entendre sur un théâtre.

Geneviève Casadesus, Armand Meffre, et plus encore Jacques François, dont l'humour pincé a ici quelque chose d'inexorable, dessinent ces personnages, sans véritable épaisseur, mais qui fidèlement traduisent la pensée discursive de l'auteur. Curieusement, cette partie, la plus austère, la plus décourageante, est, pour qui écoute, dans son pessimisme écorché, la plus singulière, témoignant d'un nihilisme presque radical qui étonne chez un homme fêté et que l'on aurait cru, sous ses apparences frivoles, moins sensible aux ténèbres pascaliennes.

Sentant, sans doute, que la tonalité devenait trop sombre, Bernard-Henri Lévy pousse comme des pions trois personnages vers la revue satirique, la bouffonnerie allégorique, la sottise, comme on disait jadis, appuyant le trait parfois jusqu'à la facilité de la caricature. Un cardinal cynique et retors (Deppe Clerici), un chanteur engagé (Jean-Yves Chatelais), un politicien modéré et caméléon qui porte le chapeau d'Antoine Pinay (Alain Mac Moy) lui servent de têtes de Turc, ce qui nous vaut quelques moments de relâchement, quelques éclats de rire, fantaisies presque chansonnières, mais qui font perdre à la pièce ce qui est son intérêt principal : la lucidité.

en plus dans les méandres pirandelliens, beaucoup de sa tenue, de sa hauteur, de son intime désespérance.

L'auteur ici, qui a déjà tout dit, croit avoir encore à dire, multiplie les avertissements et les explications, comme s'il n'osait conclure, empêtré dans une fin effilochée où apparaît, comme un remords, le célèbre Chinois de la place Tien An Men devant son char, et que Jean-Louis Martinelli n'a pas su abrégé.

Enfin, il y a le fil d'Ariane, les amours difficiles, douloureux, les aveux et les esquives, les fuyantes incertitudes du couple de meneurs de jeu que forment Pierre Vaneck (superbement engagé dans son personnage de bout en bout convaincant) et Arielle Dombasle qui est, comme chacun le sait, la huitième merveille du monde. Elle trouve dans la tirade finale une émotion, une vérité, une mélancolie, qui nous font oublier la sophistication extrême derrière laquelle elle se cache.

Une indignation presque charnelle

Ce duo des montreurs d'ombres n'est point ici un procédé, une simple ruse qui permettrait de lier les différentes séquences entre elles, mais une véritable lutte déchirée et déchirante entre deux êtres que le passé, les désordres du monde et ses tentations, séparent. L'auteur laisse poindre le bout de l'oreille, et l'on sent, bizarrement, la solitude d'un mal aimé dont la difficulté d'entrer en contact avec les autres, le sentiment romantique du néant, rend malheureux, écorché, à jamais blessé. Bref, comme le disait Proust, on sent en lui le vieux cheval qui peine en tout homme. Cette sincérité fait oublier chez l'auteur bien des facéties et des pirouettes.

Les thuriféraires vous diront que *Le Jugement dernier* est un chef-d'œuvre. C'est faux. C'est une pièce décousue et pourtant d'une excessive raideur démonstrative, pleine de maladresses, d'inconséquences théâtrales, et même de naïveté, mais, au-delà de ses faiblesses, de ses manques, de la prolixité, la grandeur du thème, la difficulté du pari, nous intéresse et nous retient. C'est que Bernard-Henri Lévy s'expose hardiment, se met en toute innocence dans son œuvre, en tire des fulgurances prophétiques, des confidences sensibles, une vision désolée, apocalyptique du monde, une rigueur froide d'observateur mêlée à une indignation presque charnelle qui, dans la lucidité, et parfois dans le sarcasme, nous parle, nous accroche, comme un homme qui serait là, devant nous, acharné à dire sa conviction, sa détresse.

La belle mise en scène, ample, onirique, et qui emporte le texte vers la perte du théâtre et magique, le fantastique des fins dernières, ne parvient pas toujours, avec les temps qu'elle prend, à esquiver certaines lourdeurs, une insistance proche du ressassement qui crée des vides difficiles à combler.

Voilà ce qu'on pouvait objectivement écrire, en admettant que l'objectivité soit possible, de la pièce de Bernard-Henri Lévy. Reste à savoir si le public, qui est léger, qui aime que les acteurs s'entrechoquent comme des billes pour son bonheur, entrera dans cette sombre caverne où s'agitent plutôt sinistrement, et sans réellement s'incarner, les pantins sanglants et dérisoires du siècle. Mais ceci est une autre affaire.

P. M.